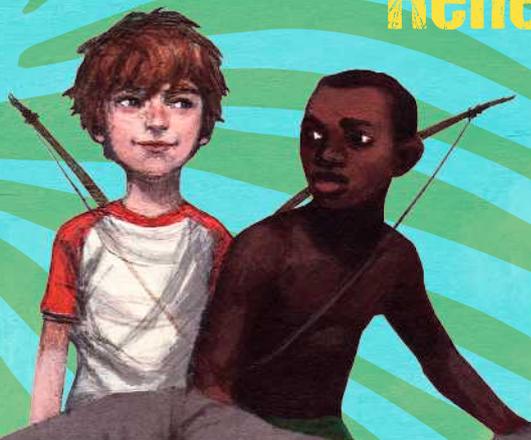


# Le Maître des éléphants

René Guillot



Magnard  
Jeunesse





## Chapitre 1

# Abesso



L'avion d'Air France venait de franchir les Pyrénées. Après les cimes de neige, les couloirs où l'appareil s'était glissé entre les murailles abruptes, les gradins couleur d'argile s'affaissaient jusqu'à la plaine étalée comme une immense carte d'un jaune ardent.

Perchés haut sur les pitons de cailloux, les petits villages aux toits de tuiles rouges s'échelonnaient sur les pentes pour devenir minuscules au fond de la

## Le Maître des éléphants

vallée. Une maison, deux ou trois granges... Tous ces hameaux me rappelaient la ferme sur Montignac, la ferme de mon oncle Antoine.

Là-bas, deux jours plus tôt, un soir, à cheval sur Rita, la jument blanche, j'avais fait rentrer au galop le troupeau affolé des moutons et des chèvres qui s'engouffraient par le portail du grand auvent. Et sans savoir que c'était pour la dernière fois...

C'est après le dîner que, ce soir-là, l'oncle Antoine, plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître, m'avait dit de sa voix de bouledogue :

« J'ai là une lettre, petit. Oui, une lettre... Tu devines de qui. L'aventurier a écrit... »

Quand il parlait de mon père, son frère aîné, Antoine ne disait jamais que « l'aventurier... ».

« Il va falloir que tu nous quittes, Martin. Voilà que l'aventurier se rappelle que tu existes. Il te réclame. Il veut que tu ailles le rejoindre là-bas, à l'autre bout du monde. C'est son droit. Je vais te lire sa lettre. »

Elle était très brève. Elle commençait par : « Martin va avoir quatorze ans... ».

J'étais bouleversé. Je n'avais jamais quitté Montignac, la ferme campée sur le vaste plateau nu cerné de toutes parts par les bois. La ferme entourée de hauts murs,

## Abesso

avec ses tours aux pigeons, ses caves murées qui ressemblaient à des oubliettes... Il ne manquait qu'un donjon au centre de la grande cour pavée pour qu'on s'imagine que ce logis de Toutvent était le dernier repaire de hobereaux du Moyen Âge.

J'avais vécu là toute mon enfance, près de tante Élina, La Douce, et d'Antoine, le braconnier qui, par les hivers de neige, m'emmenait, avec ses dix chiens, forcer le renard ou le sanglier.

« La Douce, dit Antoine, il faudra préparer les affaires du petit. Nous montons demain à Paris. Il prendra l'avion de mardi. »

Tante Élina avait du mal à cacher ses larmes.

« Allez, il faut se faire une raison, dit Antoine d'un ton bourru. L'aventurier nous l'avait seulement prêté, le petit... Il est à lui. Il nous le reprend. »

Ma tante était sortie. Moi, je n'étais pas capable de pleurer en face de l'oncle, qui, pour que l'affaire soit définitivement jugée, avait seulement grommelé : « Ça n'est pas juste... »

Maintenant, l'avion m'emportait. Je m'en allais vers l'inconnu. Je me sentais seul, perdu. J'avais le cœur lourd.

À l'escale de Dakar, j'ai changé d'avion pour prendre place dans le courrier du Soudan.

## Le Maître des éléphants

Nous volions assez bas. Sous nos ailes, la carte de la brousse prenait du relief dans la masse d'un vert noir des forêts enchâssant les clairières fauves des savanes. La terre gonflait sa toison comme une grosse bête.

Nous n'étions que quelques passagers, de Dakar à Bamako. À cette brève escale soudanaise, des notables noirs en boubous empesés et deux Européens en short et chemisette kaki, la face hâlée couleur de brique crue, montèrent à bord. C'étaient deux coupeurs de bois de Côte d'Ivoire.

L'un d'eux s'installa près de moi, l'autre sur un fauteuil voisin. Ils parlaient de leurs affaires.

Le plus petit, un Basque aux cheveux plats, à la figure en lame de couteau, était, je devais l'apprendre plus tard, un des plus fameux fusils parmi les chasseurs d'éléphants de la Côte. Il se nommait Canteri. Il était allé, suivant son expression, deux fois à l'hôpital « pour éléphants » et quatre fois « pour buffles ». Les côtes brisées après avoir été projeté en l'air au bout d'une trompe... Le thorax défoncé par un coup de corne...

L'autre, un colosse velu comme un ours, avait le crâne lisse, luisant, comme passé à la pierre ponce. Il n'avait ni cils ni sourcils et sa bouche était pleine de dents en or. Il dirigeait trois chantiers d'abattage, trois coupes en pleine forêt, dans la région de Korogho.

## Abesso

J'étais passionnément intéressé par leur conversation. Je les écoutais parler de leurs chasses. Je n'avais d'yeux que pour ce petit bout d'homme, sec comme un coup de trique, qui abattait à la carabine deux douzaines de singes verts dans sa matinée ou un bel éléphant, pour faire « la viande » de ses équipes.

« Ah, cela t'intéresse, petit ! C'est sans doute ton premier voyage en Afrique. Tu y as des parents ? »

Je lui répondis que j'allais rejoindre mon père en haute Côte d'Ivoire.

« Administration ?

– Non, monsieur. Mon père est installé à Abesso.

– Abesso... Mais c'est en plein pays Lobi.

– Oui, monsieur.

– Alors, ton nom c'est...

– Martin Garoubier.

– Je m'en doutais, vois-tu... J'ai bien connu ton père, dans le temps. On m'avait dit aussi qu'il avait fait une plantation du côté de Teini... À Abesso, c'est bien ça... Du sisal, du café. Ce n'est pourtant pas une terre à café, ce coin-là... Mais il est vrai qu'avec un gaillard comme Garoubier, on peut s'attendre à tout. Et ce qu'il entreprend... »

L'homme qui, en parlant de sa voix chantante, avalait ses lèvres minces comme des fils, s'interrompt

## Le Maître des éléphants

brusquement. L'autre, qui avait vu mon regard inquiet, et dont le rire découvrait la vaste mâchoire aurifiée, ajouta aussitôt :

« Elle a l'air de bien marcher, sa plantation.

– Tu l'as vue ?...

– Oui, je suis passé par là, il y a trois mois. Tiens, juste après son accident.

– Son accident ! À la chasse ?

– Non.

– Parce qu'à la chasse, Garoubier, c'est un vrai risque-tout.

– Une panthère au guet...

– Je vois...

– Elle était couchée sur une branche, juste au-dessus du sentier, une galerie étroite et très fourrée où il passait tous les jours pour se rendre à la plantation. La bête a plongé de là-haut. Elle s'est abattue sur ses épaules en lui coiffant la tête de ses griffes. Garoubier a une poigne de fer. Il a étranglé la bête. Mais il a laissé une oreille dans la bagarre.

– Une oreille !

– Arrachée net... sans bavure, au ras de la tempe.

Une chance que la blessure ne se soit pas infectée ! »

J'étais tout pâle.

## Abesso

« Ah, tu ne savais pas, petit ? dit le colosse au crâne tondu en m'écrasant l'épaule d'une affectueuse bourrade. Ne t'inquiète pas, surtout. Quand j'ai vu ton père, il était guéri. Tu sais, c'est une force de la nature. Et toi aussi, tu promets de te faire une belle charpente. Quel âge as-tu ?

– Bientôt quatorze ans... »

Les deux coupeurs de bois avaient allumé des cigares gros comme le pouce. Ils se désintéressèrent de moi et reprirent leur conversation.

La chaleur était étouffante dans la carlingue de cet avion. J'étais las. La tête appuyée au dossier du fauteuil, le front tout contre le hublot, j'ai dû m'assoupir un moment. Oh, pas très longtemps. Je suis sorti de cette torpeur, le corps moite et, à demi somnolent, j'ai gardé les yeux clos, suivant mon rêve. Car ce voyage se déroulait comme un rêve. Il me semblait que ce n'était pas moi, mais un autre garçon que cet avion emportait. J'entendais en même temps la voix de mon oncle Antoine appeler ses chiens, et celles des deux coupeurs de bois assis près de moi.

Ils me croyaient encore endormi et c'était de moi, ou plutôt de mon père, qu'ils parlaient.

« Je ne me serais jamais douté que Garoubier pouvait avoir un garçon de cet âge. Je ne le voyais pas

## Le Maître des éléphants

non plus s'encombrer d'une femme. Un gaillard de ce calibre, ça n'est guère fait pour le mariage. Tu dis, Canteri, que tu l'as connu, dans le temps ?

– Oui. D'abord au Texas. Il avait un ranch. Il élevait des chevaux. J'ai travaillé avec lui. Deux ans. On menait l'affaire ensemble. Nous avions quarante ans à nous deux. Et nous aimions les chevaux. C'était le bon temps. En selle douze heures sur vingt-quatre.

– Il n'était pas marié, en ce temps-là ?

– Non... »

J'écoutais. Qu'allais-je apprendre de cet homme, presque un étranger que je n'avais vu que deux fois, quand j'étais tout enfant, passer en coup de vent à Montignac ? « L'aventurier », disait mon oncle : mon père dont je ne savais rien.

« J'ai quitté le ranch, dit Canteri, et nous nous sommes perdus de vue. Mais nous devons nous retrouver. Au Chili. Garoubier avait entrepris d'y faire pousser de la vigne. C'est là qu'il s'est marié avec une Espagnole qui avait du sang indien. Elle était belle et fragile comme une princesse inca. Elle a été emportée par une mauvaise fièvre peu après la naissance de leur fils. Alors, Garoubier a tout abandonné. Il est rentré en France avec l'enfant. Je ne l'ai plus revu depuis. Mais j'ai su qu'avant de venir faire du sisal au Lobi, il

## Abesso

a prospecté le pétrole au Venezuela et les diamants en Afrique du Sud. Et à chaque fois, il a couru après la mauvaise chance...

– Quelle idée de venir faire du café au Lobi !

– Et de dresser des éléphants ! dit Canteri. Comme en Inde ou en pays thaï ! Tu te rends compte ! Essayer de dresser des éléphants d’Afrique ! Ah, nous approchons de Bobo... »

L’avion, qui avait perdu de sa hauteur, décrivit un large cercle au-dessus du terrain et se posa en rebondissant sur la piste mal nivelée, détrempée par la dernière tornade. Il roula jusque devant les hangars de planches rouges, où un groupe d’Européens attendaient les voyageurs, entouré d’une foule de Noirs en boubous multicolores.

Un jeune Africain, coiffé jusqu’aux oreilles d’une vaste casquette rutilante, roula l’échelle à hauteur de la porte de la carlingue et les passagers commencèrent à descendre.

Sur des poignées de mains à m’écraser les phalanges, les deux coupeurs de bois m’avaient souhaité bonne route.

Mon père avait écrit : « Une camionnette sera sur le terrain et j’enverrai quelqu’un attendre le garçon ».

Je me sentais complètement perdu au milieu de cette foule qui maintenant se pressait autour de l’appareil.

## Le Maître des éléphants

J'avais réussi, non sans peine, à m'arracher à la bousculade quand je m'entendis appeler par mon nom.

« Martin...

– C'est moi, monsieur... »

Je levais les yeux vers cet homme vêtu d'une chemisette et d'un short kaki, comme mes compagnons de voyage, les coupeurs de bois de la Côte. Il avait une tête de plus que tous les grands Noirs qu'il bousculait pour se faire un passage. Il était encore plus grand, plus massif que le colosse au crâne rasé des chantiers de Korogho. Il faisait de l'ombre comme un arbre...

« Mon petit gars ! »

Il m'a soulevé comme une plume. Il m'a embrassé longuement et j'ai eu ma joue tout contre cette brousaille de cheveux un peu grisonnants qui ne suffisait pas à cacher, derrière la tempe, la longue cicatrice de l'oreille arrachée.

« Mon petit gars ! »

Cet homme, cet étranger que je n'aurais pas reconnu, c'était mon père.



# Le Maître des éléphants

René Guillot

Dans l'avion qui le conduit en Afrique, Martin se demande ce qui l'attend. Il doit rejoindre son père, qu'il ne connaît presque pas. Celui-ci, responsable d'une plantation en Côte d'Ivoire, vit dans un village perdu du pays Lobi. Très vite, Martin adopte le rythme et les couleurs de ce pays qui le fascine. Un jour, un élève de sa classe, Fofana Kamara, disparaît. Martin réussit à le retrouver et à lui venir en aide. Dès lors, les deux garçons sont liés par un pacte aussi secret que le langage de la forêt, aussi mystérieux que le passage annuel des éléphants sauvages...

***Auteur du célèbre Crin blanc, René Guillot (1900-1969) a longtemps enseigné en Afrique, continent qui lui a inspiré de nombreux contes et romans. D'abord paru en 1960, Le Maître des éléphants est rapidement devenu un classique de la littérature jeunesse. Il a été adapté au cinéma en 1995 par Patrick Grandperret.***



www.magnardjeunesse.fr

12,90 €

978-2-210-96217-0



9 782210 962170